

DU MÊME AUTEUR

—

*Un Apostolat d'A. T'Serstevens,
misère de l'utopie*
Alfred Eibel, 1975
(réédition Durante, 2002)

Jérôme
Le Sagittaire, 1978
(réédition Finitude, 2008)

Ceux qui n'en mènent pas large
Le dilettante, 1986
(réédition Le dilettante, 2008)

L'Ombre des forêts
La Table Ronde, 1986
(réédition coll. Petite Vermillon, 2008)

La Grande Vie
L'Arbre vengeur, 2006

Nuits bleues, calmes bières
Finitude, 2006

Le Peuple des miroirs
France Univers, 2010

TRADUCTION

—

Jack London, *L'Appel de la forêt*
Signe de piste, 1991

JEAN-PIERRE MARTINET

LA SOMNOLENCE

ROMAN

Préface de
JULIA CURIEL

finitude
2010

« Be not afeard — the isle is full of noises,
Sounds, and sweet airs, that give delight and hurt not :
Sometimes a thousand twangling instruments
Will hum about mine ears ; and sometimes voices... »

Shakespeare, *The Tempest*.

« Cachons-nous et attendons... »

Général Dufour.
(Bataille de Carrouge - 12 mars 1852)

I

Je les entends, elles sont là. Elles sont là et elles m'espionnent. Je sens sur moi leur regard maladif, sournois, je devine dans la pénombre de la chambre leur visage blanchâtre, grêlé de taches de rousseur, leurs yeux cernés de fillettes vicieuses, leurs bras maigres et mal lavés. Je sens leur odeur fade, écœurante, assez semblable à celle des punaises lorsqu'on vient de les écraser entre le pouce et l'index dans un réflexe de dégoût. Sentez-vous cette odeur? Non, évidemment. Le contraire m'eût étonné. Les entendez-vous, au moins? D'abord, une rumeur, très loin, puis une chanson entrecoupée de rires, une chanson qui se précise peu à peu sans que l'on n'arrive jamais vraiment à en comprendre les paroles. C'est horripilant de ne pas comprendre, n'est-ce pas? Encore faut-il entendre. Vous les entendez? Dites-moi que vous les entendez. Je vous en supplie. Une phrase, un mot, même un grognement inarticulé... Mais vous vous taisez, évidemment. Même si vous entendiez quelque chose, vous ne diriez rien, je vous connais, allez. Uniquement pour me faire souffrir,

pour m'humilier. Vous entrez sans frapper, vous vous asseyez avec des gestes las, sans même un mot gentil, et vous me regardez fixement. Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Il y a de la tristesse dans vos yeux étonnés, mais je sais bien qu'elle est feinte et que vous cherchez à m'attendrir pour vous faire consoler. Je n'ai aucune envie de vous consoler, sachez-le. La seule idée de vous prendre dans mes bras et de vous serrer contre moi me remplit de dégoût. Parfois vos lèvres molles semblent vouloir s'entrouvrir pour balbutier quelque chose, je me penche vers vous dans l'espoir d'entendre enfin une parole qui mettrait un terme à mon angoisse, même une parole banale du genre : « Comment allez-vous ? Le cœur n'est-il pas trop rapide en ce moment ? Avez-vous toujours des sueurs froides la nuit ? Vous réveillez-vous en sursaut avec l'impression d'étouffer ?... » Mais non, rien. Mes ennemis se déchaînent et vous restez collé sur votre chaise. On me saisit à la gorge et vous vous contentez de regarder vos mains d'un air morne. Vous les agitez de temps en temps devant vous pour vérifier qu'elles sont bien vivantes, qu'elles vous obéissent encore, mais elles ne vous obéissent plus depuis longtemps, et vous le savez bien, et vous faites seulement semblant de ne pas le savoir... Comme je vous déteste, comme je vous méprise. Parfois, je l'avoue, vous me faites pitié. Par exemple, quand vous vous lamentez sur vos ongles trop longs, pleins de crasse, qui poussent sans vous demander votre avis, comme les ongles des morts. Cela vous chagrine, mais qu'y puis-je ? Ma pitié n'est pas inépuisable. D'ailleurs, je vous le répète, ne comptez pas sur moi pour vous consoler. Vous pouvez crever tout seul dans votre coin, cela ne me dérange pas. Reconnaissez-le, vous êtes-vous jamais occupé de moi ? Quand je vous dis que je meurs de peur, qu'un jour je vais devenir folle, cela ne vous fait ni chaud ni froid. Je me demande même si vous n'en tirez pas un plaisir secret. Vous avez toujours aimé ce qui est honteux et clandestin, les petites joies troubles, les linges douteux, les odeurs aigrelettes, et pour cela aussi, entre autres choses, je vous méprise. Égoïste, lâche et vicieux, voilà ce que vous êtes. Si je porte la main à mon cœur, vous levez-vous

de votre chaise ? Non. Vous restez planté là avec votre air de somnambule, et, de temps en temps, avec des gestes mécaniques, vous videz les poches de votre imperméable. C'est fou tout ce que vous pouvez conserver : des vieux journaux, des lettres d'amour, du papier d'emballage, des poupées en chiffon, des rubans, de la tarlatane, de la ficelle, des crayons de couleur, du papier crépon, des bonbons à moitié fondus. Cela vous chagrine de vous en défaire. D'ailleurs, à peu près tout vous chagrine. Nous avons peut-être en commun cette tristesse profonde qui écarte de nous les amoureux de la vie. Mais vous êtes-vous jamais soucie de vous rapprocher de moi ? Reconnaissez-le, vous n'avez jamais fait le moindre effort... Alors, pourquoi me préoccuperais-je de vos états d'âme, pourquoi ? C'est trop injuste, à la fin. Moi aussi, j'avais droit à de la tendresse, à de la compréhension, je pouvais exiger qu'un homme me tienne dans ses bras en me disant que j'étais la seule, l'unique, et je n'ai rien eu. Que voulez-vous de moi, enfin, depuis des années que vous me persécutez sans me dire ce que vous souhaitez obtenir ? Quand vous avez vidé vos poches, le désarroi se lit sur votre visage. Vous êtes encore plus maussade que d'habitude, ce n'est pas peu dire. Vous attendez un signe, un encouragement. Vous aimeriez tout reprendre mais vous n'osez pas. Vous savez bien que mes colères sont terribles. Rassurez-vous, aujourd'hui, j'ai décidé d'être généreuse. Remporter une victoire sur un ennemi aussi anodin que vous n'a rien de très glorieux. Reprenez toutes vos saletés, je garderai juste les rubans, car j'ai toujours aimé les rubans. Le reste, je vous le laisse. Même les bonbons. Un peu trop fondus. De toute manière, moi, j'ai mes fruits confits, alors vous pensez... Ce silence est effrayant. Il ne dure jamais longtemps, car, très vite, elles se remettent à chanter et à rire. Elles veulent ma mort depuis des années. Dans quelques minutes, elles vont déchirer le silence de leur rire odieux, je le sais, je le sens. Je le sens, vous me comprenez ? Je vous en supplie, essayez de me comprendre. Oubliez tout ce que j'ai pu vous dire de désagréable, je ne le pensais pas. Je suis impulsive, vous savez, mais pas méchante, au fond. Je vous en supplie, parlez-moi. S'il

vous plaît. Dites juste mon nom, à voix basse, même sans y mettre d'intention particulière, cela me suffira. Mon nom, c'est Martha. Martha Krühl. C'est assez joli, n'est-ce pas, bien qu'un peu austère, peut-être? Vous ne dites rien? Vous ne bougez pas? Vous n'avez pas peur? Vous n'agitez même plus les mains? Vous n'êtes plus là? Vous n'êtes plus là? Vous êtes parti? Vous êtes fâché? Vous êtes mort? Vous reviendrez, dites, vous reviendrez? Promettez-moi de revenir. Ce silence me rend folle. Toute ma vie, le silence m'a rendue folle. Je vous jure que je ne vous embêterai plus jamais avec mes jérémiades, je ne vous parlerai plus de ce qui vous ennueie. Et je ne vous supplierai plus de m'adresser la parole. Nous nous regarderons sans rien dire, puisque cela semble vous être désagréable de me parler, et je devinerai à l'expression de vos yeux quel temps il fait dehors, si vous êtes heureux ou si vous avez des ennuis... Ce silence est terrifiant, vous le savez. Je ne vous ai pas entendu vous lever et ouvrir la porte. J'ai dû m'assoupir pendant quelques secondes. Il est vrai que vous êtes si discret. Vous ne m'avez pas dit quand vous reviendrez et maintenant je vais me faire un souci terrible. Qu'allez-vous devenir, tout seul, dans cette ville où vous ne parlez jamais à personne? Vous ne m'avez même pas promis de m'écrire. J'ai peur. Si vous saviez comme j'ai peur, vous auriez pitié de moi. Mais la pitié, vous ne connaissez pas. Je peux mourir d'un seul coup, là, devant vous, vous ne ferez pas un seul geste pour me porter secours, pour appeler un prêtre ou pour me donner une sépulture décente. Vous partirez aussi silencieusement que vous êtes venu, les poings bien enfoncés dans les poches de votre imperméable sale et étriqué, en traînant les pieds — vous savez bien pourtant que cela me met dans un état de nerfs épouvantable — et vous irez ailleurs, n'importe où, pourvu qu'il y ait quelque malheureuse à accabler. Vous vous installerez chez elle sans la prévenir et elle devra vous supporter jusqu'à la mort. Quel plaisir avez-vous à vous nourrir ainsi de la vie des autres comme les charognards se repaissent de chairs pourries? Qui vous envoie?

Où sont-elles? Dans le sommier, entre les draps, sous le matelas,

ou, tout simplement, à l'intérieur de l'oreiller, bien enfouies dans les plumes, prêtes à me sauter dessus quand je vais me coucher? Elles ne me feront jamais grâce. Le temps lourd les excite. Je ne peux jamais voir sans angoisse ce ciel plombé et figé qui annonce l'orage, car alors elles se déchaînent et se mettent à danser sur place, en se tenant par la main et en me traitant de vieille folle. Je ne les ai jamais vues de près, mais je sais qu'elles veulent ma mort depuis des années. Chaque fois que je suis sur le point de mettre la main dessus, elles disparaissent en pouffant de rire et je reste les mains vides, humiliée et désespérée. Aujourd'hui, elles n'ont jamais été aussi agressives. Je sais que vous faites semblant de ne pas les entendre, mais je m'en moque. Après tout, vous êtes peut-être leur complice, cela n'aurait rien d'étonnant. Il y a toujours eu en vous quelque chose de trouble, de maladif qui vous rend assez semblable à ces fillettes vicieuses qui me persécutent depuis des années. N'essayez pas de nier, mon intuition me trompe rarement, et vous le savez mieux que quiconque. L'orage hante le ciel triste et sale depuis plusieurs jours sans se décider à éclater. Au-dessus de la ville endormie, dans la lumière grisâtre, les martinets affolés tournoient en cercles de plus en plus grands. Sales oiseaux. Eux aussi ont peur, j'en suis sûre. Pourtant, avec leurs becs d'acier et leurs plumes coupantes, ils peuvent se défendre, tandis que moi, pauvre vieille femme sans défense, je suis une proie toute désignée. Mais non! Je ne me laisserai pas mener à l'abattoir sans réagir. Raidis-toi dans ton fauteuil, Martha, fais-toi rigide comme une armure d'acier. Je ne supporterai pas plus longtemps qu'on me ridiculise et qu'on colporte sur mon compte des histoires à dormir debout, totalement inventées, qui font pouffer de rire mes ennemies. A soixante-seize ans, après une vie exemplaire, il me semble que j'ai droit à un peu de paix, et au respect, vous ne pensez pas? N'empêche, j'ai peur, vous savez. Depuis que vous êtes parti, sans bruit, alors que je devais m'être assoupie dans mon fauteuil, ma peur n'a fait qu'augmenter. Une frousse monumentale. Connaissez-vous ce sentiment horrible, la peur? Certainement pas, vous avez toujours été

un indifférent, au fond. Apathique et résigné. Un peu geignard parfois, mais c'est tout. Pas de vraie sensibilité. Comment ai-je pu vous supporter si longtemps, je me poserai la question jusqu'à ma mort. Les martinets frôlent ma fenêtre. Peut-être vont-ils la fracasser et me transpercer de part en part. Leurs becs d'acier, leurs ailes d'acier. Plus terrifiants encore, les martinets, que les hommes au regard sournois. Autrefois, quand j'étais petite fille, un oiseau, c'était une minuscule boule de plumes, chaude et palpitante, pas une machine de mort, pas une lame de rasoir volante. S'il vous plaît, n'essayez pas de m'interrompre quand je parle, cela m'agace. Surtout que vous n'avez strictement rien à dire. Je ne vous demande pas de m'écouter, seulement de me laisser parler. Vous prenez un air penaud pour vous faire pardonner d'être parti tout à l'heure sans me prévenir, mais vous auriez pu rester dehors plus longtemps, vous savez, ne vous croyez pas indispensable. Je sais bien, allez, ce que vous avez fait : vous vous êtes assis sur un banc, en face, dans le parc, les mains sur les genoux, vous avez regardé les enfants jouer dans la poussière, sous le ciel gris, et alors une atroce sensation d'ennui vous a saisi, vous êtes entré dans un café pour boire plusieurs bières tièdes — je n'ai jamais compris le goût que vous avez pour la bière tiède, légèrement éventée —, vous vous êtes épongé le front avec votre mouchoir sale, et puis vous avez péniblement grimpé les trois étages en songeant, qu'après tout, vous n'étiez pas plus mal chez moi. Je sais, vous n'aimez pas l'été, moi non plus. Les vêtements vous collent à la peau, vous sentez la sueur. Vous attendez que je vous plaigne, que je vous autorise à enlever votre imperméable car vous avez trop chaud. Laissez-moi tranquille, j'ai autre chose à faire qu'à m'occuper de vous. Je suis encerclée, le savez-vous ? Je suis encerclée et je vais mourir. Martha, Martha Krühl, va mourir. Les martinets vont me trancher la gorge d'un coup d'aile. Cela vous fait rire ? Je vais agoniser sur le plancher, à quelques mètres du fauteuil. Triste spectacle, sans grandeur, presque obscène. La mort est aussi obscène que l'amour, les mêmes convulsions ridicules, les mêmes soupirs. A vomir, tout cela. Le sang coule lentement, en

suivant les rainures du parquet. La poussière, accumulée depuis des mois, fait de loin en loin un minuscule barrage, vite pulvérisé. Ce qui me dégoûte le plus, c'est ma main droite : elle se ratatine, elle se crispe désespérément, elle n'a déjà plus aucun rapport avec moi, elle n'est plus qu'une bête étrangère inquiétante, animée de soubresauts grotesques. Très vite, elle cesse de bouger, et c'est pire encore : elle se met à ressembler à ces membres gelés, déjà presque noirâtres, qui émergeaient de la neige sur les photos des vieux albums de guerre que j'aimais tant, jadis, feuilleter avec mon père. Dans son cadre doré, sur le mur, le pasteur Krühl me regarde agoniser sans indulgence. D'ailleurs, il n'a jamais eu d'indulgence pour personne, même pour moi, sa fille, qui l'aime tant. Dur et sévère. Impitoyable. Pour lui-même, pour les autres. Débusquant le péché, même là où il se croit le plus à l'abri. S'il vous plaît, abandonnez ce petit air ironique quand je parle de mon père. Vous ne l'avez pas connu, vous ne pouvez donc pas savoir quel homme exceptionnel c'était. D'ailleurs, toute idée de grandeur vous est étrangère, vous qui n'êtes que bassesse, médiocrité et ruse. Malheureusement, le pasteur ne peut rien faire pour chasser mes persécutrices. Quant à vous, vous vous garderez bien de faire quoi que ce soit, je ne le sais que trop. Elles sont là, à quelques mètres de mon fauteuil, et vous ne bougerez pas le petit doigt. Je les entends rire et chanter leurs chansons imbéciles. Je ne les ai jamais vraiment vues, mais je sais qu'elles ont les cheveux rouges, des taches de rousseur sur le visage, une peau blanchâtre, un regard sournois, aussi fuyant que le vôtre. Certains affirment qu'elles sont très jeunes, de toutes petites filles, d'autres prétendent, au contraire, que, si on les observe de près, on se rend compte qu'il s'agit de vieilles femmes toutes ridées. Je ne sais pas trop qui a raison. Quant à vous, vous n'avez pas d'opinion, comme d'habitude. Avouez qu'il m'est difficile de prendre parti, car au fond, je n'ai jamais pu approcher mes ennemies. Je suis à peu près sûre qu'elles vivent en général dans les groseilliers, car c'est là que je les ai entendues pour la première fois, quand j'étais petite fille. Je sais aussi qu'elles rient bêtement chaque

2

fois que survient une catastrophe, ou qu'un homme meurt de mort violente sans avoir reçu l'extrême-onction. Mais c'est à peu près tout. Il faut reconnaître que c'est bien peu. Je vois à votre sourire que vous aussi, comme les autres, vous me prenez pour une folle. Ne niez pas, j'ai compris, vous savez. De toute manière, votre opinion m'importe peu. Je vous demande juste de me laisser tranquille. J'ai besoin de calme et de solitude. Je n'attends rien de personne. Surtout pas de vous.

Je me suis levée vraiment mal en point, ce matin. La journée ne s'annonçait pas bonne, et cela se confirme. D'ailleurs, je me dis souvent, ces derniers temps, en enfilant mes bas de coton noir avec des gestes las, que je deviens vraiment vieille : à peine levée, j'ai déjà envie de me recoucher et de me réfugier dans la pénombre tiède de mes draps. Pourtant, je me lève tard, vers midi, en général, mais les journées me paraissent quand même trop longues, surtout en été où il me semble que la nuit ne va jamais arriver : je me demande alors si je ne vais pas rester pendant des siècles dans la même position, sous une lumière immuable, face à ces oiseaux braillards animés du même mouvement mécanique. La ville est aussi endormie que d'habitude, sans vie, mais aussi sans panique. Le parc est plein de vieilles dames immobiles, figées dans leurs vêtements de lourde laine noire, démodés, inadaptés à la saison ; des enfants mornes, apathiques, au teint pâle se poursuivent en piaillant sous la lumière grisâtre. L'un d'eux, vêtu d'un costume en velours bleu trop petit pour lui, savoure

d'un air stupide une tartine de confiture qu'il vient de rouler en cachette dans la poussière. Toujours les mêmes plaisirs imbéciles, bande de minus... Cette envie de bâiller, vous ne pouvez pas savoir. Ma vie n'aura été que cela : un long bâillement, sauf peut-être pendant les premières années, et encore. S'il n'y avait pas eu la peur pour me tenir compagnie, je crois que je serais morte d'ennui et de dégoût. Il est vrai que vous ne faites pas beaucoup d'efforts pour me sortir de ma neurasthénie. Jamais un mot, jamais un geste affectueux. Vous restez là, dans votre coin, prostré, et vous semblez me reprocher jusqu'à l'air que je respire. Je sais, les journées sont trop longues, mais est-ce ma faute ? Je n'ai pas un caractère toujours très agréable, mais vous-même, croyez-vous que vous êtes le compagnon idéal ? Depuis des années, je me demande ce que vous pouvez bien ruminer. Des projets de vengeance, un livre génial que vous n'écrirez jamais ? Rien ne vous intéresse, ni l'amour, ni les livres, ni la nature, absolument rien. Vous ne vous détestez même pas assez pour vous tuer. Vous passez vos journées à traîner dans la ville, sans jamais adresser la parole à personne, et à boire de la bière tiède. Le reste du temps, assis, tourné contre le mur, ou bien couché sur un matelas que vous avez vous-même installé dans la cuisine — car il y a bien longtemps que je ne vous admet plus dans mon lit et que la simple vue de votre corps gonflé comme une outre me donne la nausée. Je me demande parfois si vous ne m'en voulez pas de n'avoir jamais cédé à vos avances maladroites, mais avec vous, c'est bien difficile à savoir, vous êtes si impénétrable. Peut-être vous méprisez-vous de ne vous être jamais conduit en homme avec moi, peut-être ne pouvez-vous pas supporter dans mon regard la vérité que vous y lisez sur votre médiocrité, votre lâcheté, votre absence de virilité, peut-être, tout simplement, me haïssez-vous d'une haine profonde, sans bornes, que masquent mal votre apparente indifférence et votre mutisme obstiné. Une haine gratuite et entêtée, qui ne s'éteindra qu'à ma mort, et encore, je n'en suis pas sûre. Assez parlé de vous. Vous allez croire, mon pauvre ami, que vous comptez pour moi, ce qui est tout de même assez risible

quand on connaît le fond de mon cœur. J'ai bien assez à faire avec mes angoisses, je ne vais pas, en plus, me préoccuper d'un personnage aussi insignifiant que vous. Les oiseaux deviennent de plus en plus agressifs. Un martinet vient de frôler ma vitre en hurlant. J'ai sursauté si violemment dans mon fauteuil que j'ai failli tomber. Il faudra que je fasse installer un blindage pour éviter que ces maudites bestioles ne pénètrent chez moi. D'ailleurs, pourquoi les maisons ont-elles des fenêtres, quelle absurdité ! Pourquoi ne vivons-nous pas tous murés chez nous, enfermés dans des terriers aveugles ? Pourquoi ? Personne ne répond. Personne ne répond jamais. Je me demande même si je pose des questions. Bientôt, je ferai moi-même les réponses, comme ça, au moins, je serai moins seule. Quand je m'en prends à mes ennemis, quand je leur demande de cesser de me persécuter, moi qui n'ai rien fait de mal, quand j'essaie de protester de mon innocence, ou, en tout cas, de me justifier, je n'arrive jamais à trouver un interlocuteur valable. Vous avez dit quelque chose ? Ah, excusez-moi, j'avais cru.

L'horrible été. Pas un souffle d'air. Et cette odeur de mort, partout. Tous contre moi. La peur est là, à la fois familière et indésirable. Là : derrière les rideaux, sous le lit, dans l'armoire. Dans les fleurs de la tapisserie. En moi. Elle me saisit à la gorge, comme un malfaiteur au détour d'une rue sombre. Tous mes ennemis devant moi, en rangs serrés, me désignant du doigt. La troupe est sur le point de s'ébranler, déjà j'entends leurs talons marteler le sol d'un bruit sourd et régulier, particulièrement irritant. Sous le lit, ou dans le sommier, les petites filles aux cheveux rouges se disputent. Leur voix aiguë me fait horreur, elles piaillent comme des oiseaux malfaisants. J'ai une envie irrésistible de me lever et de quitter ma chambre. Vous m'entendez ? Je voudrais partir. Partir, et sans vous. Vous pourrez rester là, tout seul, sur votre matelas crasseux, le visage tourné contre le mur, les poings dans les poches de votre imperméable. Oui, je partirai, je vous laisserai là, quel soulagement, je ne vous verrai plus, je serai libre, libre, je marcherai, longtemps, sans voir personne, sans parler à personne,

je marcherai jusqu'à ce que je tombe la face contre terre, dans la terre humide et fraîche, et j'entendrai le bruit de la mer, pas très loin, je me relèverai, je marcherai encore, je ferai signe à de vrais oiseaux, des oiseaux avec des plumes et du sang, et des pattes si fines qu'on n'ose pas les toucher, il fera frais, il y aura du vent, et je prendrai une chambre dans un hôtel vide, sous un nom d'emprunt, face à la mer, et je m'endormirai dans des draps que personne n'aura jamais touchés, je m'endormirai avec le bruit de la mer, au matin, on me trouvera endormie dans ma chambre, mais je serai morte, et il y aura un sourire sur mes lèvres. Pourquoi vous moquez-vous de moi ? Vous n'êtes guère charitable, il est vrai. Salaud. Il y a longtemps que j'aurais dû vous chasser. J'ai lu dans votre regard que vous pensiez que j'étais tout à fait incapable de sortir de chez moi. Hélas, vous n'avez pas tout à fait tort, je dois le reconnaître. Il y a plusieurs mois que je ne suis pas sortie, et la rue me remplit de terreur. Je n'aurai pas le courage de faire un pas. Quand je pense à ma dernière promenade. S'il vous plaît, soyez gentil, n'essayez pas toujours de m'interrompre, c'est agaçant à la fin. Je sais, vous ne pouvez pas supporter que je parle, alors vous faites semblant de vouloir m'interrompre, afin que je me taise enfin et qu'un silence de mort envahisse la pièce, mais je n'ai aucune envie de me taire, vous subirez mes confidences jusqu'au bout, vous m'entendez, jusqu'à ma mort, et si cela ne vous convient pas, vous pouvez prendre la porte, je ne vous retiens pas. Je disais donc... Je ne sais plus ce que je disais. Vous voyez, vous me faites perdre le fil de mes idées. Tenez, voilà un peu d'argent, allez donc boire une bière tiède à ma santé. Vous n'en voulez pas ? Vous n'avez même pas le courage de vous lever. Comment peut-on arriver à ce degré d'apathie, vraiment, je me le demande. Oui, au fond, votre seul plaisir est de me faire souffrir. Me torturer par votre silence, et en même temps faire semblant de vouloir m'interrompre lorsque je parle afin de me faire perdre le fil de mes pensées. Ne prenez pas cet air de chien battu, vous ne m'apitoyez pas du tout. Ah oui, je pensais à ma dernière promenade. Je suis passée devant des soupiraux faiblement

éclairés, où se déroulaient d'étranges cérémonies. Des regards me fixaient méchamment. Des mains me frôlaient. Aux terrasses des cafés, on me montrait du doigt, on ricanait sur mon passage. Je me suis mise à courir, prise de panique. Une fois chez moi, je me suis enfermée à double tour. Plus question de sortir. J'ai décidé, désormais, de ne plus ouvrir que pour ma femme de ménage, Maryvonne, qui m'apporte un maigre repas, petits fours et whisky, tous les deux jours. J'ai vécu les volets fermés pendant plusieurs mois. Dans l'immeuble, tout le monde me croit morte. D'ailleurs, cela ne doit pas chagriner grand monde. Chacun continue à vaquer à ses sales petites besognes quotidiennes, à ses petits vices sordides. Tout le monde se moque pas mal de savoir si la vieille du dernier étage est en train de pourrir ou non dans son minuscule appartement, entre le portrait de son père et ses fleurs en plastique. Et vous-même, qu'avez-vous fait ? Ah, vous ne valez guère mieux que les autres. Vous êtes-vous jamais inquiété de moi ? Avez-vous sonné une seule fois pour prendre de mes nouvelles ou me porter un cadeau ? Je vous ai souvent vu passer sous ma fenêtre, et jamais vous n'avez levé le nez pour essayer de m'apercevoir. Je vous voyais à travers les volets, je devinais votre démarche traînante, votre regard triste ; votre imperméable démodé et couvert de taches me donnait la nausée. Je peux le dire, je ne vous regrettais pas. D'ailleurs, pourquoi vous aurais-je regretté ? Je n'ai rien à vous dire, je parle pour tuer le temps, pour me prouver que j'existe, que j'ai, comme les autres, des pensées, des émotions, des aventures, mais je sais bien que c'est faux. Vous, vous n'avez strictement rien à dire, votre mutisme ne cache rien, vous n'essayez même pas de vous inventer une autre vie, cela ne vous intéresse pas. Quand vous entrez sans vous annoncer, savez-vous pourquoi je ne vous mets pas à la porte ? Parce que j'ai pitié de vous. Oui, j'ai pitié. Vous êtes si insignifiant, si inconsistant. Toujours assis sur le rebord de votre chaise, ou couché en chien de fusil, tout habillé, sur votre matelas, jamais à l'aise, et vraiment ridicule depuis que vous avez décidé de vous laisser pousser la moustache. Si vous saviez comme cela vous va

mal. Vous pensiez peut-être que cela vous donnerait un air plus viril, plus décidé? C'est à mourir de rire. Vous êtes plus ridicule que mal-faisant, au fond. Puisque vous ne me posez pas la question, laissez-moi vous dire ceci: je ne suis pas morte. Non, je ne suis pas morte. Je voyage autour de ma chambre, j'en explore les moindres recoins. Je découvre des cavernes dont je n'arrive pas à toucher les parois, des gouffres suintant d'humidité où je me laisse glisser sans jamais atteindre le fond. Je ne suis pas morte. Des courants d'air glacés traversent ma prison, venus de je ne sais où. Souvent, j'ai peur de prendre froid, et j'enfile plusieurs chandails les uns sur les autres. Je m'emmitoufle dans un châle de laine épaisse et ne me déplace qu'avec d'innombrables précautions. Je ne suis pas morte, m'entendez-vous? Alors, cessez de me regarder ainsi. Tournez-vous contre le mur. Je vais vous dire ce que j'ai ressenti lorsque, il y a quelques jours, je me suis décidée à rouvrir mes volets, poussée par une curiosité que je ne m'explique pas. Cela ne vous intéresse pas? Tant pis, je vais parler quand même.

Jusqu'ici, c'était le noir complet, la bienfaisante obscurité. Parfois, comme je ne pouvais pas supporter le moindre rayon de lumière, il m'arrivait de tendre plusieurs couvertures contre la fenêtre. Alors, pourquoi ai-je rouvert? Pourquoi? Pourriez-vous m'expliquer cela? J'étais si bien dans le noir. Je n'avais besoin de rien, de personne. Je dormais. Je passais la majeure partie de mes journées à dormir. Le reste du temps, je somnolais. Qui m'a poussée à me lever pour aller à la fenêtre? Une lumière aveuglante a éclaboussé soudain la chambre, a ranimé les murs, les rideaux ternis, le papier défraîchi, le plafond et ses taches d'humidité, la poussière douillettement blottie entre les lames du parquet. Un été sale avait envahi la pièce. Cette vie qui se réveillait m'a donné une violente envie de vomir. Je me suis appuyée au mur pour ne pas tomber et j'ai trouvé juste la force de regagner mon lit. Je me suis enfouie sous les couvertures, je me suis recroquevillée, j'ai fermé les yeux mais l'horrible lumière était encore là. Le carnaval étrange s'animait sous mes fenêtres, la

mascarade insolente me défait. Ce jour-là, j'ai bu toute une bouteille de whisky pour essayer de chasser ma peur, mais le lendemain, elle était encore là, à côté de moi, vous m'entendez, à côté de moi, tout près, si près que j'aurais pu la toucher, ah, savez-vous ce qu'est l'horreur de se réveiller le matin et d'avoir peur de sortir de son lit? Pourtant, ici, je suis à peu près en sûreté: il y a un petit crucifix au-dessus du lit et un portrait à la gouache de mon père, en habit noir, dans un cadre doré. Il me regarde sévèrement. Il me reproche encore de sortir l'hiver sans cache-nez, moi qui n'ai pas mis les pieds dehors depuis plusieurs mois, et de boire en cachette du whisky à bon marché. Mais il me protège. Depuis longtemps, on cherche à s'emparer de mon petit appartement. Il grouille d'une vie secrète, larvaire, qu'un rien, peut-être, suffira à amener au grand jour, une parole malencontreuse, un geste, ou, tout simplement, une pensée interdite. Alors, les ennemis cesseront d'être sans visage et sans nom, et seront enfin là, agressifs, durs, coupants, prêts à griffer ou à mordre. Ne riez pas, s'il vous plaît. Ne riez pas. Arrêtez. Ma colère peut être terrible, vous le savez bien.